

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIEME PARTIE

LE FILS

Ses lèvres remuèrent, mais il lui fut impossible d'articuler une parole.

—Albert n'est plus, reprit impétueusement la jeune fille, et vous me demandez de l'oublier... Oh ! mon père !... Jamais, cela ! jamais ! ! S'il est parti, je veux le suivre...

L'ex-architecte releva la tête.

—Eh bien, soit ! dit-il d'un ton de sombre résolution. Je ne t'implore plus ! Suis-le... Je te suivrai...

XXXII

Marie paraissait affolée.

En entendant les dernières paroles de Ludovic Bressolles, l'expression de sa figure changea tout à coup et devint relativement calme.

—Allons... murmura l'enfant d'une voix sourde et comme se parlant à elle-même, tout est fini... plus d'espoir... plus rien... Si je ne suis pas morte de toutes les secousses qui m'ont assaillie, de toutes les douleurs qui m'ont brisée, c'est que Dieu veut que je vive... C'est qu'il m'ordonne de vivre pour mon père.

Elle jeta les yeux sur le vieillard toujours à genoux, toujours inondé de larmes, elle le prit par les mains, le contraignit doucement à se relever, et lui dit :

—Père, ne pleurez pas. Le sacrifice est fait. Ne parlons plus du passé... Je guérirai, je vous le promets. A quelque prix qu'il faille acheter la guérison, je guérirai... pour vous...

Ludovic Bressolles se dressa péniblement, saisit sa fille dans ses bras et la couvrit de baisers.

Marie reprit :

—Le sacrifice est accepté, je le répète... Vous pouvez parler sans crainte, je vous écouterai avec autant de calme que s'il ne s'agissait pas de moi... Qui me destinez-vous pour mari ?

—M. Maurice Vasseur... répondit le médecin.

—Je m'en doutais... Je le crois honnête homme... Je serai une honnête femme... Je remplirai mon devoir... mon devoir tout entier... mais il ne faudra pas me demander plus...

—Tu consens ? s'écria l'ex-architecte, l'âme inondée tout à la fois de douleur et de joie.

—Oui, père, je consens... Quand aura lieu notre mariage ?...

—D'ici à un mois, je pense...

—Pourquoi ce retard ? demanda le docteur. Pourquoi ne pas terminer tout dans les délais légaux ?...

—Cela vaudrait mieux, en effet, murmura M. Bressolles, mais Marië...

—Ne vous inquiétez pas de moi... interrompit l'enfant, agissez aussi vite que vous voudrez... Ce que vous ferez sera bien fait...

—Tu dis cela sans arrière-pensée, mignonne ?...

—Oui, je vous le jure !

Le pauvre père prit de nouveau sa fille dans ses bras, la pressa sur son cœur et l'embrassa avec un redoublement de tendresse, en balbutiant :

—Oh ! mon enfant bien-aimée, mon cher trésor, mon unique affection en ce monde, je te devrai donc le bonheur de ma vieillesse !... Essuie tes yeux et viens embrasser ta mère...

Marie obéit.

En la voyant si calme, au moins en apparence, Valentine crut que le père et le docteur n'avaient point parlé mariage.

Sa stupéfaction fut au comble quand elle entendit Ludovic Bressolles lui dire :

—Elle sait tout... Elle consent...

En ce moment on annonça Maurice.

Mme Bressolles sentit au cœur un coup terrible.

Elle pensait :

—Quoi ! l'idée de ce mariage ne met pas une larme dans ses yeux ! Elle est presque souriante en renonçant à ses rêves d'amour pour Albert de Gibray... Me serais-je trompée ?...

Maurice entra.

Marie tendit la main au nouveau venu.

—Venez, M. Vasseur, lui dit-elle. J'ai une nouvelle à vous apprendre.

—Une nouvelle ?... répéta Maurice.

—Oui.

—Est-elle bonne, mademoiselle ?...

—C'est à vous d'en juger... Mon père m'a tout à l'heure annoncé qu'avant un mois je porterais votre nom.

—Et qu'avez-vous répondu ? s'écria le jeune homme étourdi de la nouvelle.

—J'ai répondu que je consentais, et je vous remercie, M. Maurice, je vous remercie de tout mon cœur de votre dévouement.

—De mon dévouement ? balbutia le fils d'Aimée Joubert, rougissant malgré lui.

—Oui, certes, répondit la jeune fille. Oh ! je ne me fais pas d'illusion. Vous cédez à la bonté de votre cœur, à la pitié que je vous inspire. Vous m'épousez pour me sauver.

—J'aurai ma récompense, répondit Maurice, dont l'aplomb cynique était revenu. Vous ne souffrirez pas longtemps désormais.

Persone, excepté le misérable qui les prononçait, ne pouvait comprendre le sens effroyable de ces paroles.

—Vous déjeunez avec nous, docteur ? demanda M. Bressolles.

—J'accepte bien volontiers, répondit le médecin. Je veux être le premier à boire à la santé et au bonheur des futurs époux...

L'ex-architecte reprit, en s'adressant à Maurice :

—Après le déjeuner, mon cher enfant, nous causerons d'affaires.

Le fils d'Aimée Joubert s'inclina.

Dès que le repas fut terminé, et il ne se prolongea pas longtemps, M. Bressolles conduisit Maurice dans son cabinet où il entama ainsi l'entretien :

—Si vous le voulez bien, mon cher fils, (vous me permettrez de vous appeler ainsi, n'est-ce pas ?) nous allons régler votre avenir et celui de Marie... Je vous connais depuis peu de temps, mais je crois vous connaître assez pour être certain que vous ferez le bonheur de ma fille. Je ne peux mettre en doute une affection prouvée par un grand dévouement ; vous aimez Marie et elle vous devra son salut, cela suffira pour que je vous aime ; seulement je désire ne rien ignorer de votre passé. Donc parlez-moi de vous... de votre famille.

—J'ai tout d'abord, monsieur, un aveu à vous faire, dit Maurice.

—L'aveu d'une faute ? demanda Ludovic inquiet.

—Non, mais d'un malheur.

—Lequel ?

—Mon père a été accusé d'un crime.

—C'est un malheur en effet, ce n'est pas une faute. J'aurais donc mauvaise grâce à vous adresser à ce sujet le moindre reproche. Votre père existe-t-il ?

—Non, monsieur, il est mort...

—Votre mère vous reste ?

—Oui... la meilleure des mères... et la plus honnête des femmes. Ma mère viendra bientôt vous remercier, monsieur, du grand honneur que vous faites à son fils...

—Je serai heureux de la recevoir, et je la crois digne de la profonde et respectueuse tendresse qu'elle vous inspire...

—Aucune femme au monde ne saurait la mériter mieux...

—Une autre question : Vous n'avez sans doute d'autres ressources que celle résultant de votre travail ?

—Pardonnez-moi, monsieur... Ma mère me donne six mille francs par an, ce qui, joint à l'argent gagné par ma plume, me constitue une agréable aisance...

—C'est en effet très joli pour un jeune homme... la médiocrité dorée... *Aurea mediocritas*... mais ce serait tout à fait insuffisant pour mon gendre... Occupez-vous de travaux littéraires, à merveille, mais que ce soit à vos heures, pour votre plaisir, et non pour faire face aux nécessités quotidiennes. Je donnerai à ma fille cinq cent mille francs de dot, ce qui vous fera vingt-cinq mille livres de rente...

—Monsieur, vous me comblez !... Que de reconnaissance...

—Vous ne m'en devez aucune... Je fais mon devoir de père... Maintenant j'ai à vous demander une chose, à laquelle je tiens beaucoup et qui vous contraindra peut-être...

—Il est impossible qu'une chose désirée par vous me contrarie... Quelle qu'elle soit, je l'accepte d'avec joie.

—Mon rêve est que vous ne quittiez pas cet hôtel après votre mariage, que vous viviez auprès de moi, que vous ne songiez point enfin à me priver de mon enfant...

—Ce que vous me demandez, monsieur, est très naturel, répliqua Maurice, je n'ai pas une objection à faire. J'ajouterai même que j'accepte avec une joie vive la vie commune que vous m'offrez...

—Je vous remercie, mon fils... Je vais faire préparer le contrat... Les cinq cents mille francs vous seront remis en un bon sur la Banque de France le jour de votre mariage, jour qu'il faudra hâter autant que cela dépendra de nous... Préparez donc vos papiers, mettez-vous en règle sur tous les points, et nous irons ensemble à la mairie pour les publications légales... J'ai hâte que vous soyez mon gendre...

—Demain ou après-demain, au plus tard, j'aurai rassemblé les pièces indispensables, et je viendrai avec ma mère vous les apporter...

—C'est entendu... Quant à la signature du contrat elle aura lieu dans quinze jours. C'est votre avis, n'est-ce pas ?

—Absolument.

—Donc, nous voici d'accord sur tous les points... Embrassez-moi, mon fils...

Le vieillard ouvrit ses bras.

Maurice s'y jeta avec une feinte effusion, et donna sans pudeur le baiser de Judas à l'honnête homme qu'il trompait.

Ludovic reprit :

—Présentement, laissez-moi m'occuper de diverses choses que je dois régler avant de me rendre chez mon notaire, et allez retrouver ces dames...

Le fils d'Aimée Joubert suivit ce conseil.

Marie était remontée dans sa chambre, afin d'y pleurer librement.

XXXIII

Le matin de ce même jour Lartigues avait mis Verdier au courant de ce qui se passait au sujet de Simone.